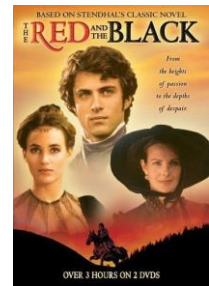


STENDHAL - *LE ROUGE ET LE NOIR*



Julien Sorel est le personnage central d'un roman réaliste: « chronique de 1830 », avec lequel le narrateur entretient une relation distanciée: ce qu'on a coutume d'appeler le *réalisme subjectif* de Stendhal.

Julien Sorel ou les ambiguïtés du personnage

Le romantisme est un courant littéraire. Au début du dix-neuvième siècle, le héros ou le personnage de roman acquiert un certain nombre de traits hérités de ce courant devenu sinon dominant, du moins massif. Il devient « romantique. » Le héros romantique souffre du « mal du siècle ». C'est un solitaire un peu asocial qui souffre toujours où qu'il soit. Un narcissique incapable de guérir des blessures (parfois bien réelles) que la vie lui a infligées. Le monde qu'il décrit est centré autour de lui, et rien n'est plus important que lui-même : Et pourtant, le héros romantique transcende l'ego.

Mais au moment où Stendhal écrit, le grand romantisme n'est pas encore né et Julien Sorel porte la marque de cette instabilité générique. Focalisé sur lui-même tout en menant une sorte de combat contre la société de son temps, mais aussi contre lui-même, il se présente comme un être tissé de multiples contradictions.

En termes modernes, mais qui seraient un anachronisme, on dirait que c'est un rebelle.

Romantique Julien Sorel ?

On a fait de Julien Sorel un cœur sec, un calculateur cynique et froid. C'est oublier l'autre versant d'une personnalité qui s'affiche d'emblée dans sa complexité. C'est un passionné, mais un passionné à la manière de Mme Bovary, il puise dans les livres ses idées romantiques : l'exaltation du sentiment, les passions, le moi en souffrance, le goût pour la solitude, pour l'histoire. C'est un romantique au cœur sec, l'un n'empêche pas l'autre. Mais c'est aussi un déclassé ou si l'on préfère un décalé. Contrairement à Fabrice del Dongo, auquel on le compare pour l'opposer (à juste titre), c'est un héros sombre, à la conscience lugubre de son appartenance sociale qui jure en quelque sorte avec l'idée qu'il se fait d'une destinée.

Première apparition et description de Julien Sorel : le portrait

TEXTE 1

Il avait les joues pourpres et les yeux baissés. C'était un petit jeune homme de dix-huit à dix-neuf ans, faible en apparence, avec des traits irréguliers, mais délicats, et un nez aquilin.

De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles, annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l'expression de la haine la plus féroce. Des cheveux châtain foncé, plantés fort bas, lui donnaient un petit front, et, dans les moments de colère, un air méchant. Parmi les innombrables variétés de la physionomie humaine, il n'en est peut-être point qui se soit distinguée par une spécialité plus saisissante. Une taille svelte et bien prise annonçait plus de légèreté que de vigueur. Dès sa première jeunesse, son air extrêmement pensif et sa grande pâleur avaient donné l'idée à son père qu'il ne vivrait pas, ou qu'il vivrait pour être une charge à sa famille. Objet des mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père ; dans les jeux du dimanche, sur la place publique, il était toujours battu.

Il n'y avait pas un an que sa jolie figure commençait à lui donner quelques voix amies parmi les jeunes filles. Méprisé de tout le monde, comme un être faible, Julien avait adoré ce vieux chirurgien-Major qui un jour osa parler au maire au sujet des platanes.

C'est un portrait qui présente d'emblée l'ambiguïté du personnage, sa faiblesse et son « exil » au sein d'un monde dur qui ne reconnaît que la force et la robustesse physique.

TEXTE 2

À peine entré dans la maison, Julien se sentit l'épaule arrêtée par la puissante main de son père ; il tremblait, s'attendant à quelques coups.

- Réponds-moi sans mentir, lui cria aux oreilles la voix dure du vieux paysan, tandis que sa main le retournait comme la main d'un enfant retourne un soldat de plomb. Les grands yeux noirs et remplis de larmes de Julien se trouvèrent en face des petits yeux gris et méchants du vieux charpentier, qui avait l'air de vouloir lire jusqu'au fond de son âme.

- Réponds-moi sans mentir, si tu le peux, chien de lisard ; d'où connais-tu madame de Rênal, quand lui as-tu parlé?

- Je ne lui ai jamais parlé, répondit Julien, je n'ai jamais vu cette dame qu'à l'église.

- Mais tu l'auras regardée, vilain effronté?

- Jamais! Vous savez qu'à l'église je ne vois que Dieu, ajouta Julien, avec un petit air hypocrite, tout propre, selon lui, à éloigner le retour des taloches.

- Il y a pourtant quelque chose là-dessous, répliqua le paysan malin, et il se tut un instant ; mais je ne saurai rien de toi, maudit hypocrite. Au fait, je vais être délivré de toi, et ma scie n'en ira que mieux. Tu as gagné M. le curé ou tout autre, qui t'a procuré une belle place. Va faire ton paquet, et je te mènerai chez M. de Rênal, où tu seras précepteur des enfants.

- Qu'aurai-je pour cela ?

- La nourriture, l'habillement et trois cents francs de gages.

- Je ne veux pas être domestique..

- Animal qui te parle d'être domestique, est-ce que je voudrais que mon fils fût domestique?

- Mais, avec qui mangerai-je ?

La dureté paternelle et la peur des taloches n'empêchent pas Julien de poser la question qui lui importe : celle de la dignité de son statut.

Julien Sorel est un intellectuel fragile dans une famille rustre et manuelle, un homme du peuple isolé du peuple, et qui le fait savoir. Il refuse de manger avec les serviteurs, il refuse le mariage avec Élisabeth.

C'est un hypersensible :

« la jalousie de ses frères, la présence d'un père despote et rempli d'humeur, avaient gâté aux yeux de Julien les campagnes des environs de Verrières. »

Pareille éducation n'a évidemment pas contribué à un être ouvert et confiant. C'est au contraire un être sombre et renfermé, mais qui pourtant s'avère emporté et exalté. Et surtout, il peine à maîtriser ses émotions.

Stendhal met en scène la grande opposition philosophique « raison/passions ». Mais la raison de Julien Sorel est déjà une raison dévoyée, essentiellement calculatrice.

« Julien avait honte de ses émotions, pour la première fois de sa vie, il se voyait aimé. Il pleurait avec délices et alla cacher ses larmes dans les grands bois au-dessus de Verrières. Pourquoi l'état où je me trouve? »

Dans le domaine politique, il éprouve pour les idées bonapartistes une affinité profonde (et signifiée très tôt dans le roman) jusqu'à cacher le portrait et se mettre en danger. Il se passionne, voire s'identifie à Napoléon.

« L'œil de Julien suivait machinalement l'oiseau de proie. Ses mouvements tranquilles et puissants le frappaient, il enviait sa force, il enviait cet isolement. C'était la destinée de Napoléon, serait-ce un jour la sienne? »

Tout dans la posture désigne le romantisme :

« Julien, debout sur son rocher, regardait le ciel, embrasé par un soleil d'août ».

Il redoute de perdre son « énergie sublime ».

« Quelle est la grande action qui ne soit pas un extrême au moment où elle s'entreprind? »

Il défend liberté et progrès social. Son combat est celui de la classe du peuple: dénonciation du jugement de classe:

« Messieurs, je n'ai point l'honneur d'appartenir à votre classe, vous voyez en moi un paysan qui s'est révolté contre la bassesse de sa fortune. »

Isolement, souffrance, exaltation, emportement, engagement et idéalisme pourraient conduire à dire de Julien Sorel qu'il est romantique.

Cette sécheresse de cœur caractéristique de Mme Bovary et en général des grands imaginatifs tournés vers eux-mêmes l'empêche d'éprouver ou de rendre les affections qu'on éprouve envers lui.

« Les enfants l'adoraient, lui ne les aimait point; sa pensée était ailleurs. »

Julien ne meurt pas d'amour contrairement à Mme De Rênal. Julien ne prend conscience de son attachement pour Mme de Rênal qu'à la lumière de la trahison.

Même pour Mathilde, son cœur reste sec.

« il s'étonnait de l'absence de bonheur; enfin, pour le sentir, il eut recours à sa raison. »

La relation avec Mme de Rênal est construite d'abord sur le défi vis à vis de lui-même:

« Cette main se retira bien vite; mais Julien pensa qu'il était de son devoir d'obtenir que l'on ne retirât pas cette main quand il la touchait. »

Sournois, susceptible, incapable d'élan et de sincérité, Julien Sorel n'a rien d'un héros sympathique et le narrateur ne cherche jamais à l'excuser.

Une éducation sentimentale ?

On peut évidemment analyser le roman comme un roman d'apprentissage et en particulier cette éducation sentimentale si caractéristique des romans du XVIII^{ème} siècle.

Elle connaît deux volets, fort différents. D'abord l'amour de Mme de Rênal.

Puis l'amour de Mathilde.

Chaque fois, il y a dans la conquête du cœur de ces femmes un élément de défi. Mais avec Mathilde, le changement est marqué. Mme de Rênal n'apparaît plus que comme une étape. Et pourtant, c'est la même incertitude quant à l'amour. Mathilde est peut-être partout, mais Julien est toujours incapable de s'avouer amoureux. Il n'en sait rien...

TEXTE 3

Forcé de passer huit jours à Strasbourg, Julien cherchait à se distraire par des idées de gloire militaire et de dévouement à la patrie. Était-il donc amoureux ? Il n'en savait rien, il trouvait seulement dans son âme bourrelée Mathilde maîtresse absolue de son bonheur comme de son imagination. Il avait besoin de toute l'énergie de son caractère pour se maintenir au-dessus du désespoir. Penser à ce qui n'avait pas quelque rapport à mademoiselle de La Mole était hors de sa puissance. L'ambition, les simples succès de vanité le distraient autrefois des sentiments que madame de Rênal lui avait inspirés. Mathilde avait tout absorbé ; il la trouvait partout dans l'avenir.

De toutes parts, dans cet avenir, Julien voyait le manque de succès. Cet être que l'on a vu à Verrières si rempli de présomption, si orgueilleux, était tombé dans un excès de modestie ridicule.

Un personnage marqué par le refus ?

Pourtant, il n'est pas dénué d'une certaine honnêteté. Il a refusé de s'associer à son ami Fouqué, qui lui propose une juteuse combinaison pour gagner de l'argent. Il a refusé d'épouser Élisabeth. Il a accepté d'entrer au séminaire, mais est-ce vraiment un choix ? Ce n'est que dans la mort que Julien Sorel se révèle véritablement.

TEXTE 4 La mort de Julien Sorel

Le mauvais air du cachot devenait insupportable à Julien. Par bonheur, le jour où on lui annonça qu'il fallait mourir, un beau soleil réjouissait la nature, et Julien était en veine de courage. Marcher au grand air fut pour lui une sensation délicieuse, comme la promenade à terre pour le navigateur qui longtemps a été à la mer. Allons, tout va bien, se dit-il, je ne manque point de courage.

Jamais cette tête n'avait été aussi poétique qu'au moment où elle allait tomber. Les plus doux moments qu'il avait trouvés jadis dans les bois de Vergy revenaient en foule à sa pensée et avec une extrême énergie.

Tout se passa simplement, convenablement, et de sa part sans aucune affectation.

L'avant-veille, il avait dit à Fouqué : pour de l'émotion, je ne puis en répondre ; ce cachot si laid, si humide, me donne des moments de fièvre où je ne me reconnais pas ; mais de la peur, non, on ne me verra point pâlir.

Il avait pris ses arrangements d'avance pour que le matin du dernier jour, Fouqué enlevât Mathilde et madame de Rênal.

- Emmène-les dans la même voiture, lui avait-il dit. Arrange-toi pour que les chevaux de poste ne quittent pas le galop. Elles tomberont dans les bras l'une de l'autre, ou se témoigneront une haine mortelle. Dans les deux cas, les pauvres femmes seront un peu distraites de leur affreuse douleur.

Julien avait exigé de madame de Rênal le serment qu'elle vivrait pour donner des soins au fils de Mathilde.

- Qui sait ? Peut-être avons-nous encore des sensations après notre mort, disait-il un jour à Fouqué. J'aimerais assez à reposer, puisque reposer est le mot, dans cette petite grotte de la grande montagne qui domine Verrières. Plusieurs fois, je te l'ai conté, retiré la nuit dans cette grotte, et ma vue plongeant au loin sur les plus riches provinces de France, l'ambition a enflammé mon cœur : alors c'était ma passion... Enfin, cette grotte m'est chère, et l'on ne peut disconvenir qu'elle ne soit située d'une façon à faire envie à l'âme d'un philosophe... eh bien ! ces bons congréganistes de Besançon font argent de tout ; si tu sais t'y prendre, ils te vendront ma dépouille mortelle...

Fouqué réussit dans cette triste négociation. Il passait la nuit seul dans sa chambre, auprès du corps de son ami, lorsqu'à sa grande surprise, il vit entrer Mathilde. Peu d'heures auparavant, il l'avait laissée à dix lieues de Besançon. Elle avait le regard et les yeux égarés.

- Je veux le voir, lui dit-elle.

Fouqué n'eut pas le courage de parler ni de se lever. Il lui montra du doigt un grand manteau bleu sur le plancher ; là était enveloppé ce qui restait de Julien.

Elle se jeta à genoux. Le souvenir de Boniface de La Mole et de Marguerite de Navarre lui donna sans doute un courage surhumain. Ses mains tremblantes ouvrirent le manteau. Fouqué détourna les yeux.

Il entendit Mathilde marcher avec précipitation dans la chambre. Elle allumait plusieurs bougies. Lorsque Fouqué eut la force de la regarder, elle avait placé sur une petite table de marbre, devant elle, la tête de Julien, et la baisait au front...

Mathilde suivit son amant jusqu'au tombeau qu'il s'était choisi. Un grand nombre de prêtres escortaient la bière et, à l'insu de tous, seule dans sa voiture drapée, elle porta sur ses genoux la tête de l'homme qu'elle avait tant aimé.

Arrivés ainsi vers le point le plus élevé d'une des hautes montagnes du Jura, au milieu de la nuit, dans cette petite grotte magnifiquement illuminée d'un nombre infini de cierges, vingt prêtres célébrèrent le service des morts. Tous les habitants des petits villages de montagne traversés par le convoi l'avaient suivi, attirés par la singularité de cette étrange cérémonie.

Mathilde parut au milieu d'eux en longs vêtements de deuil, et, à la fin du service, leur fit jeter plusieurs milliers de pièces de cinq francs.

Restée seule avec Fouqué, elle voulut ensevelir de ses propres mains la tête de son amant. Fouqué faillit en devenir fou de douleur.

Par les soins de Mathilde, cette grotte sauvage fut ornée de marbres sculptés à grands frais en Italie.

Madame de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie ; mais trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants.

Les vrais romantiques, clairement, ce sont les femmes.

Mme de Rênal qui meurt d'amour ou Mathilde... Les romantiques ? Mais les femmes bien sûr : Mme de Rênal qui meurt d'amour ou Mathilde, héroïne exaltée et torturée, et dont la conduite demeure jusqu'au bout marquée de cette exaltation toute romantique.

Quant au personnage qui suscite la sympathie du lecteur, aucun doute, il s'agit de Fouqué. C'est un être simple et bon, sans doute un peu fraudeur, mais avec la naïveté et la candeur des réalistes.



DISSERTER

Dans quelle mesure peut-on dire que Julien Sorel est un personnage romantique ?

Question de méthode : qu'est-ce qu'un personnage romantique ? Attention à ne pas confondre l'acception moderne et l'acception littéraire du terme.

Préalables :

Le romantisme est un courant littéraire et un personnage romantique comporte un certain nombre de traits : le primat de la passion sur la raison en particulier. Au début du dix-neuvième siècle, le héros ou le personnage de roman acquiert un certain nombre de traits hérités de ce courant devenu sinon dominant, du moins massif. Il devient « romantique. »

Autrement dit, c'est un personnage qui souffre psychologiquement et qui se focalise sur lui-même tout en menant une sorte de combat contre la société de son temps. Mais aussi contre lui-même.

En termes modernes, mais qui seraient un anachronisme, on dirait que c'est un rebelle.

Le héros romantique souffre du « mal du siècle ». C'est un solitaire un peu asocial qui souffre toujours où qu'il soit. Un narcissique incapable de guérir des blessures (parfois bien réelles) que la vie lui a infligées. Le monde qu'il décrit est centré autour de lui, et rien n'est plus important que lui-même : Et pourtant, le héros romantique transcende l'ego.

Il faut évidemment concentrer l'effort sur l'ambiguïté du personnage, qui présente des traits romantiques :

- le goût de la solitude (la grotte aimée)
- la haine du gain (cf. le refus de la proposition d'association de son ami Fouqué)
- la sensibilité malade
- le passion de la grandeur

- l'opposition à une société sans héroïsme

Mais en même temps, il y a une sècheresse de cœur, une aptitude à l'analyse qui conduit à une absence de spontanéité, assez douloureuse chez un être aussi jeune, qui apparaît comme privé de ces qualités propres à la jeunesse, toujours un peu irréfléchie mais tellement rafraîchissante.

On peut par exemple montrer dans une troisième partie que la mort de Julien est totalement dénué de romantisme, elle traduit au contraire un grand réalisme, mais elle traduit aussi un homme libéré, (sinon libre) et préoccupé des êtres qui l'ont aimé et l'aiment encore.

Conclusion :

Si Julien Sorel peut apparaître dans les débuts de sa vie comme un héros aux traits romantiques, toute sa brève existence traduit une déchirure et un combat presque désespéré pour trouver de la cohérence à ses actes, fût-ce une cohérence intéressée (comme la scène où il s'empare de la main de Mme de Rénal). Comme si enfin, l'imminence de la mort donnait au réel sa force et sa consistance.

L'homme qui émerge à la veille de son exécution est un homme apaisé, enfin libéré des tourments qui ont marqué et orienté une existence qui finit tragiquement.

Pourtant, il n'est pas un héros tragique. S'il a cherché dans ses actes des raisons parfois peu consistantes, il n'apparaît pas la victime d'un mécanisme aveugle.

S'il est romantique, c'est essentiellement au sortir de l'adolescence, lorsqu'il entre au service du maire de Verrières. Pour le reste, il est un personnage au statut incertain, ambigu, ambivalent, et surtout, un personnage auquel le temps et les événements donnent poids et consistance.

Rien ne permet d'affirmer que Stendhal ait souhaité en faire un héros romantique. Par certains aspects, il rappelle Lucien Leuwen, mais sans la fraîcheur, la curiosité devant la vie et un certain naturel dont Sorel manque cruellement. Il désoriente au fond, et sans doute a-t-il échappé à un moment donné de son émergence à son créateur lui-même pour obéir à la loi propre du personnage.

Julien Sorel peut s'interpréter comme un personnage de l'échec romantique face à la force du réalisme.

ANALYSE D'IMAGES

Ces photos, couverture de roman ou affiches reflètent-elles l'ambiguïté générique du roman ?

Remarquez que la couverture la plus ancienne reflète plus justement l'ouvrage. On y voit les personnages masculins qui contribuent à l'éducation politique de Julien, au lieu que les adaptations cinématographiques mettent en évidence l'histoire d'amour.

